

Hiam Abbass : « Je rêvais de casser les frontières »

 [parismatch.com/culture/cinema/hiam-abbass-et-lina-soualem-au-nom-des-femmes-palestiniennes-231283](https://www.parismatch.com/culture/cinema/hiam-abbass-et-lina-soualem-au-nom-des-femmes-palestiniennes-231283)



Cinéma



Lina Soualem et Hiam Abbass au Festival de Toronto 2023. © Brian de Rivera Simon / Getty Images via AFP

Yannick Vely 05/11/2023 à 13:24, Mis à jour le 06/11/2023 à 08:49

M Article réservé aux abonnés

Dans son nouveau documentaire, « Bye Bye Tibériade », au cinéma le 24 avril 2024, Lina Soualem explore le passé de sa mère, l'actrice palestinienne Hiam Abbass et sa quête effrénée de liberté. Nous les avons rencontrées à l'occasion du Festival du cinéma méditerranéen de Montpellier.

Paris Match. Lina Soualem, comment avez-vous convaincu Hiam Abbas, votre mère, d'être le sujet de votre documentaire ?

Lina Soualem. C'est une longue histoire. D'abord, c'est elle qui m'a amenée dans le projet, puisqu'au départ, c'était un producteur qui avait pour projet une série sur l'histoire de plusieurs villes palestiniennes. Il avait pensé à Tibériade et avait contacté ma mère pour réfléchir à ce projet. À l'époque, elle lui avait parlé de moi. J'étais en train de réaliser mon film « Leur Algérie » consacré à l'histoire de mes grands-parents algériens. Je travaillais déjà dans le documentaire. Elle lui avait parlé de moi pour que je puisse contribuer à l'écriture de ce projet. Comme le projet de série ne s'est pas concrétisé, on a commencé à réfléchir sur Tibériade. Mais moi, ce qui m'importait, c'était de faire un documentaire sur l'histoire des

femmes dans ma famille maternelle, en Palestine et d'abord la question de la transmission à travers plusieurs générations. Ce qui m'intéressait c'était de filmer ma mère et les femmes de ma famille. Et donc, il fallait la convaincre.

À lire aussi Hiam Abbass : "Chaque artiste exprime ce qu'il a dans ses tripes"

Hiam Abbas. Quand on m'approche pour un rôle, si je n'aime pas l'histoire, je ne veux pas faire le film. Là, c'était différent car il fallait que j'accepte de dévoiler une partie de mon intimité que je n'avais pas nécessairement envie de partager. Je voulais être rassurée, savoir qu'on allait dans une direction où cela faisait sens pour moi. J'avais aussi vu son premier documentaire et si j'avais proposé son nom, c'est que je savais qu'elle pouvait réaliser le film. On m'avait approchée parce que j'avais réalisé des fictions auparavant, un long métrage et plusieurs courts métrages. Mais je n'avais jamais travaillé sur un documentaire. En fait, c'était presque évident que ce soit elle qui soit impliquée dans le projet. On a fait un premier voyage, on a vu les choses ensemble et très vite, je me suis retirée du processus d'écriture et je suis devenue un personnage dans son film comme toutes les autres femmes. Je l'ai laissée faire Je n'avais pas envie d'influencer quoi que ce soit, parce que c'est vraiment la vision de Lina, sur cette transmission féminine à travers ces quatre générations. À partir de là, j'étais une personne à qui elle posait des questions et qu'elle mettait dans des situations.

À lire aussi « Would You Have Sex with an Arab ? », « M »... Yolande Zauberman commente sa filmographie

Justement, Lina, qu'avez-vous découvert sur votre mère ? On la découvre poétesse, photographe de mariage...

Lina. Je savais que tu avais fait des études de photographie, mais je ne savais pas que tu photographiais les mariages. Je savais qu'elle avait écrit un poème sur mon arrière-grand-mère mais je ne savais pas qu'elle écrivait tout le temps des poèmes quand elle était jeune. C'est à force de lui poser des questions que j'ai appris toutes ces choses. La première question que je lui ai posée quand je l'avais filmée, la première fois, à Paris, c'était « Est-ce que tu as ramené des objets du village quand tu es venue t'installer à l'étranger ? ». J'ai posé la question plusieurs fois. La première fois, elle m'a donné un bol. J'ai filmé le bol, je ne savais pas quoi faire avec (rires). Puis un jour, elle me dit « Tu sais, j'ai des carnets de mon enfance ». Elle me sort tous ses carnets. Je lui ai demandé « Tu as des photos ? » Elle me dit « Non, je n'ai pas de photo. » Après, elle me dit « En fait, si, j'ai cette enveloppe. ». C'est de l'archéologie familiale. Les poèmes, c'était extraordinaire. Elle les a écrits entre 12 et 19 ans. On ne voit sa mère qu'en tant que mère, mais pas sa mère en tant que jeune fille, en tant qu'enfant, en tant qu'adolescente et en tant que fille d'une mère elle aussi.

Lors d'une vidéo d'archive, Hiam, on voit votre mère qui vous dit « J'espère qu'un jour tu deviendras poétesse », l'écriture, c'était quelque chose d'important dans votre famille ?

Hiam. La littérature était très importante dans ma famille. Je me souviens, quand on était jeune, mon père croyait que les livres feraient de nous quelqu'un. Un jour, il est allé acheter,

je ne sais pas combien, peut-être 400 livres et les ai installés dans une chambre qu'il a transformée en une bibliothèque à la maison. C'était mon refuge pour lire, écrire et découvrir des mondes imaginaires à travers la littérature. C'était quelque chose de sacré. Ma mère était professeure, mon père aussi. On n'avait pas de télé, pas de téléphone, pas Internet. Pour savoir, il fallait lire.

Je n'ai jamais été considérée comme bilingue alors que je parlais quand même l'arabe et le français

Lina Soualem

D'ailleurs, Lina, votre mère vous reproche de ne pas savoir lire l'arabe.

Lina. C'est vrai. Elle m'a transmis l'arabe parlé, puisque c'était la langue avec laquelle elle me parlait quand j'étais petite. Et on avait essayé de me donner des cours d'arabe. Mais c'était difficile. En France, il n'y avait pas de cours d'arabe à l'école. Ce n'est pas une langue qui était valorisée, toujours pas d'ailleurs, dans l'éducation nationale. Quand j'étais petite, je n'ai jamais été considérée comme bilingue alors que je parlais quand même l'arabe et le français. Mes compagnons de classe qui étaient anglophones ou parlaient portugais ou espagnol, tout le monde leur disait « parle un peu espagnol » pour écouter une autre langue. Moi, personne ne venait me dire « parle un peu en arabe » donc je pense que j'ai aussi un peu rejeté cette partie de moi. Je n'ai pas fait d'efforts pour apprendre l'arabe écrit, du coup, je n'ai pas accès à cette littérature-là. Je peux lire en français, en anglais, en espagnol, mais pas l'arabe littéraire alors que, oui, c'est très important dans la famille. Même ma grand-mère lit encore les journaux. Mon grand-père écrivait lui aussi des poèmes aussi.

La langue arabe, c'était comme un héritage qu'il fallait conserver

Hiam Abbass

Hiam, vous envoyez même à votre père des cartes postales avec de la calligraphie arabe dessus.

La langue arabe a été très importante. Est-ce que ça fait partie de l'héritage palestinien par rapport aux conflits que l'on a vécus ? Je ne sais pas comment l'expliquer, mais c'est vrai qu'on avait un attachement à la langue très fort. Même si mes parents parlaient tous les deux anglais et qu'on a grandi avec plusieurs langues à la maison, la langue arabe, c'était comme un héritage qu'il fallait conserver. C'est important la transmission de la langue, mieux la transmission de la beauté de la langue. Quand j'ai exprimé ce regret à Lina, je ne le dis pas pour lui reprocher quelque chose mais comme un constat. Quand on est né dans un exil loin de ses racines, des pertes suivent à la deuxième génération. Et une de ces pertes est la langue. Elle la parle, effectivement, mais elle ne peut pas avoir toutes les nuances de la langue telles que moi, je la maîtrise. Et pour rajouter à ce qu'expliquait Lina aussi, le fait que

l'alphabet arabe diffère des langues latines rend difficile son apprentissage. Les lettres s'écrivent d'une manière complètement différente aussi, de droite à gauche et pas de gauche droite. Il y a tout un mécanisme pour l'enfant qui n'est pas facile à mettre en place.

Comment s'est construite la narration ?

Lina. J'ai travaillé avec ma co-autrice Nadine Naous, qui réalise également des documentaires et avec la monteuse du film, Gladys Joujou, qui a aussi collaboré à l'écriture. On a travaillé toutes les trois, dès le départ, avant même d'avoir des images. Nous sommes parties des archives familiales que j'avais avant de tourner de nouvelles séquences. Toute la structure du film a été trouvée au fur et à mesure. J'ai décidé d'écrire moi-même des textes sur les femmes de ma famille, en suivant un petit peu cette tradition familiale. Ça, c'est arrivé assez tard dans la construction du film. Pareil pour les archives historiques : j'avais envie d'en intégrer au récit dès le départ, mais je les ai trouvées assez tardivement. C'étaient des allers-retours entre des périodes de tournage, des périodes de visionnage, des périodes d'écriture, de montage. L'écriture était vraiment collective avec Nadine et Gladys.

Hiam. Comme elle avait déjà réalisé un documentaire sur ses grands-parents paternels, j'étais sûre qu'elle trouverait un moyen de raconter le côté maternel. Donc très vite, c'est devenu « son film ». Elle me disait « Mets-toi là. Et je me mettais là ».

Dans le film, vous recevez un avertissement de votre mère : il ne faut pas raviver les douleurs du passé. Lina aborde d'ailleurs le sujet avec beaucoup de tact. Cette approche vous a séduite ?

Hiam. Je crois que j'ai été beaucoup plus dans le pathos dans ma vie. Lina m'a posé des questions nécessaires pour essayer de comprendre comment l'histoire se répète mais je suis quand même consciente qu'on fait un film. Donc, ce qui était important de dire à l'écran, je l'ai dit, mais si elle avait cherché en moi des trucs plus douloureux, j'aurais fermé la porte.

Dans le film, vous retrouvez la lettre que vous avez écrite à vos parents, avant votre départ. Et vous exprimiez déjà ce besoin de vous sentir libre, de ne pas être emprisonnée et votre rêve de vous rendre dans des pays arabes.

Hiam. Oui. Quand j'étais ado, c'est mon rêve absolu. Je n'avais aucun moyen, à l'époque, d'imaginer que ce serait un jour possible. Aucun, vraiment. Si je partais, je partais en Europe, je partais dans des pays où je pouvais partir. Effectivement, c'était vraiment un rêve très profond pour moi, de pouvoir un jour explorer le monde arabe, de casser les frontières. Je n'avais qu'une seule envie, adolescente, celle de casser les frontières.

On nie la réalité de notre identité

Lina Soualem

L'un des derniers plans du film montre les femmes de votre famille les femmes sont souvent les oubliées d'une histoire violente faite par les hommes. C'était justement là, le cœur de votre projet ?

Lina. Oui. Déjà parce que j'ai grandi dans cette famille de femmes et cette présence m'a beaucoup marquée. Il y avait quelque chose de très matriarcal. Toutes ces femmes, l'arrière-grand-mère, la grand-mère, ma mère, mes sept tantes qui étaient toujours très présentes. Ce sont elles qui m'ont transmis toutes les valeurs que je valorise aujourd'hui. Sa mère lui a transmis le pardon. Sa grand-mère, l'amour, la poésie. Ses tantes, l'amour et les rires. C'est le passage du tragique au comique qu'on nous demande. Même quand il leur arrive des choses terribles, elles arrivent à retourner la situation et à nous transmettre des rires dans un moment où nous, en tant qu'enfants, on ne saurait pas comment gérer autrement. C'est quand même des femmes... Quand on sait tout ce qu'elles ont vécu, dans un contexte de déplacements, de guerre, d'exil. Il y a aussi le contexte du patriarcat. C'est une double pression, une double difficulté. J'ai toujours été très admiratrice et fascinée par leur parcours. Plus je découvrais des choses sur leur vie intime, plus j'étais fascinée. Ce sont des parcours épiques. Ce sont des femmes qui ont réussi à trouver une place dans une société qui ne leur en donnait pas, en tant que Palestinienne, en tant que femme. À trouver malgré tout une forme de liberté. Quand je vois l'histoire de ma grand-tante réfugiée qui a réussi à élever des enfants puis à revoir sa famille 30 ans après. Elle n'avait aucun moyen. Et ça, pour moi, c'était très important de le montrer, car on parle toujours des Palestiniens comme d'une masse. En 1948, il y a entre 700 000 et 800 000 Palestiniens qui ont été expulsés de leur ville, de leurs villages. 90 % des villages palestiniens ont été détruits. Donc c'est une masse de gens qui se sont déplacés, mais quand on regarde une seule histoire comme celle de ma grand-mère, nous sommes pris de vertige devant tout ce qu'elle a vécu. Il suffit d'humaniser une seule histoire pour aussi redonner des visages, des sensations. Qu'est-ce que ça signifie de se faire expulser de sa ville ? Qu'est-ce que ça signifie de marcher sans savoir où on va ? Qu'est-ce que ça signifie de traverser une frontière et de ne pas savoir à ce moment-là, qu'en fait, on ne pourra pas revoir sa famille pendant 30 ans ? Toutes ces sensations, ces peurs nous ont été transmises à nous aussi. C'est la peur sans cesse de la perte, c'est la peur sans cesse de ne plus revoir sa famille. On voit que l'histoire se répète et on voit que c'est en boucle et au-delà de ce qui se passe aujourd'hui, c'est aussi toute l'histoire des réfugiés. Aujourd'hui, il y a de plus en plus de gens qui se retrouvent dans ces situations et c'est important de pouvoir retranscrire la complexité de leur histoire, de leurs émotions, de leur humanité. C'est dans la continuité de ce que j'avais fait dans « Leur Algérie ». Je filme mes grands-parents algériens qui ont émigré en France dans les années 50 pour leur redonner une place dans la société française. Ce sont des vies invisibilisées, des gens qui n'ont jamais vraiment eu la parole, qui sont restés discrets, qui sont restés dans le silence. Et là, c'est pareil, du côté de ma famille palestinienne, ce sont des oubliés de l'histoire, des gens dont l'histoire n'est pas reconnue. C'est très important pour moi de pouvoir transmettre leurs histoires avant qu'elles ne tombent dans l'oubli, parce que ce sont des générations qui disparaissent aussi. Cette histoire-là n'est pas écrite, n'est pas reconnue. Cela me touche énormément, pas seulement parce que c'est ma famille. J'ai fait des études d'histoire et de sciences politiques et je me rappellerai toujours de mon prof de philosophie politique, qui parlait d'un auteur qui s'appelle Charles Taylor. Ce dernier a écrit « L'homme est un être social et pour exister en société, il a besoin d'être reconnu dans toute

son histoire et son entièreté.» Et moi, tout de suite, j'avais pensé à ma famille. En fait, l'histoire de ma famille n'est pas reconnue. Quand j'étais au lycée, je recevais des mots en classe qui me disaient « Arrête de dire que tu es palestinienne, la Palestine n'existe pas. » C'est-à-dire qu'on nie la réalité de notre identité, de ce qui nous constitue. Moi, je suis française, j'ai une mère palestinienne, j'ai un père algérien, né en Auvergne. Je suis toutes ces choses-là à la fois. On me demande de choisir, je suis incapable de choisir une identité. Pourquoi faut-il choisir ? Le monde dans lequel on vit est très binaire. Il nous fait croire que si on choisit ça par rapport à ça, on est traître à l'autre chose. Je trouve ça très difficile parce qu'un être humain a besoin d'être reconnu dans son entièreté, dans sa valeur entière. Ce sont des concepts philosophiques, ce n'est même pas du militantisme.

Hiam. Je crois beaucoup aux études et à l'éducation. Elles ont permis à Lina d'être ce qu'elle est aujourd'hui. Sa pensée philosophique ne vient pas de nulle part. Ça vient d'une instruction personnelle, d'une éducation, d'une persévérance de ne pas tomber dans le pour et le contre, mais, comme elle le dit, de voir les choses comme une entité complexe. Pourquoi diminuer l'être humain à quelque chose qu'il n'est pas à la base ? Il ne faut pas non plus être dans une naïveté totale. Le cinéma ne change pas le monde, mais je trouve qu'à travers le cinéma, il y a des choses qu'on arrive à communiquer, qu'on ne peut pas communiquer autrement. Donc c'est vraiment du partage d'expériences.

Le cinéma et l'art sont d'ailleurs toujours des cibles privilégiées de l'obscurantisme.

Hiam. Oui, exactement. D'ailleurs lors la décennie noire en Algérie, les premiers qu'on a tués, c'étaient les artistes, les gens de la culture. Les chanteurs, les intellectuels. Les gens de théâtre, les écrivains. C'étaient les premières cibles. Il faut tuer la culture et après, on gagne l'esprit des gens.

Les projets de Hiam Abbass

L'actrice que vous pouvez retrouver dans la série « Succession » a deux projets sur le feu : l'adaptation de « Meursault contre-enquête » de Kamel Daoud, avec Dali Benssalah et le nouveau film de Burhan Qurbani (« Berlin Alexanderplatz ») intitulé « No Beast So Fierce ».